

Le Monde
5. 11. 69NOMBREUSES CRÉATIONS
A LA BIENNALE DE PARIS

Les manifestations musicales de la Sixième Biennale de Paris, qui viennent de se dérouler au Musée d'art moderne, prouvent indiscutablement la vitalité de l'école contemporaine. Sans doute eût-on pu souhaiter une meilleure organisation, tant sur le plan de l'information qu'en ce qui concerne l'auditorium, vraiment par trop primitif.

Les séances intitulées « musiques nouvelles », comportaient un grand nombre de créations.

Tout d'abord un *Duo*, de Pierre-Israël Meyer, pour flûte et alto, ingénieusement écrit et qui bénéficia du talent de deux virtuoses : Michel Debost, au souffle puissant, et Gérard Massias, altiste et compositeur dont on donnait au même programme les *Tjurunga*, créés sous deux formes en 1968 et 1969 à Avignon (*le Monde* du 12 août).

Si la *Sonate*, violon et piano, de Hugh Robertson, jeune compositeur américain, témoigne d'un sûr métier, *Onirophonie II*, de Pierre Grouvel, révéla pour sa part une attachante personnalité. Claude Lavoix (piano), Alain Meunier (violoncelle) et Michel Debost, déjà cité, donnèrent de cette œuvre, commandée par l'O.R.T.F., une exécution hors de pair.

Je serai plus réservé à l'égard d'une autre commande, *Marine*, de Claude Pichareau, où l'auteur, bien que faisant appel aux divers modes de jeu aujourd'hui en vogue — attaques manuelles des cordes du piano et, naturellement, au trombone, tout un échantillonnage de sourdines, — ne parvient à échafauder qu'une œuvre plus bizarre que vraiment nouvelle. Une mention spéciale revient à Claude Bonneton, dont le magnifique talent a fait triompher *Soleil noir*, d'Antoine Tisné, musicien déjà chevronné dont l'œuvre véhémement et tumultueuse est apparue comme un morceau de grande virtuosité pianistique.

Deux des nouveautés jouées par les merveilleux instrumentistes du *Trio à cordes de Paris* (Charles Frey, Davla Binder et Jean Grout) comptent certainement parmi les plus intéressantes de toute la Biennale. En premier lieu, d'Alain Banquart, deux œuvres qui, bien que présentées en deux séances distinctes, portent un titre commun : *Ecorces II* pour violon et alto, et *Ecorces III* pour trio à cordes. Titres pour le moins singuliers, auxquels l'auteur n'attribue d'ailleurs aucun caractère représentatif. Il est pourtant assez curieux d'observer certaines affinités subtiles entre les sonorités obtenues avec les trois instruments traditionnels — tant par l'utilisation de moyens techniques nouveaux que par l'écriture polyphonique — et les aspects tactiles et visuels de diverses espèces d'écorces. En d'autres termes Alain Banquart, ré-

pudiant tout hédonisme, recherche, un peu à la manière d'un Rouault en peinture, la vigueur du trait et des contrastes de timbres.

Fort habile également dans le maniement des timbres, Claude Ballif, dans son *Trio à cordes n° 3*, révèle cependant une autre préoccupation : celle de la réalisation d'une grande forme. On entend généralement par là l'architecture d'une sonate ou d'une symphonie classique, où les dispositifs symétriques, très apparents, assurent à l'ensemble cohérence et équilibre. Mais l'école contemporaine tend à exclure ce jeu de symétries immédiatement reconnaissables dans lequel elle voit une faiblesse de l'imagination créatrice. On conçoit alors que la solution du problème d'une « grande forme » devienne difficile. Il s'agit d'ailleurs beaucoup moins d'un sentiment architectural réalisé avec des sons que du maintien et de la progression de l'intérêt. Claude Ballif recherche cet intérêt par un jeu de contrastes exploitant les ressources du timbre, de la nuance, du rythme, et fait preuve en son entreprise d'une grande maîtrise. Il semble pourtant que sa pensée musicale gagnerait en relief à être un peu plus condensée.

Ce n'est certes pas *Point contre*, pour trompette, percussion et harpe, qui ajoutera grand-chose à cette moisson de créations. L'auteur de cette pièce, Slamit Abdul Sjukur, musicien indonésien, semble encore bien indécis dans ses intentions. L'introduction, dans la trame instrumentale, d'éléments vocaux, parlés ou soupirés, ne ressort pas comme une nécessité essentielle ; et l'ensemble ne parvient guère à retenir l'attention. Un musicien doué néanmoins, et fort méritant, dont on suivra les efforts avec sympathie.

Le cinquième et dernier concert de la série était confié à la radiotélévision belge. Une œuvre de Henri Pousseur, *Echos de « Votre Faust »*, en occupait la majeure partie, ses multiples séquences alternant avec des partitions d'autres compositeurs, ceci pour la plus grande confusion du public, en l'absence de programme conforme. Dans cette nouvelle partition, écrite pour violoncelle, clarinette, flûte et piano, Henri Pousseur cherche à intégrer dans un langage actuel, sous forme de citations volontairement anachroniques, des lambeaux de musiques du passé où J.-S. Bach est quelque peu surpris de se trouver en compagnie d'airs d'opéras et de rythmes de jazz. Une jonglerie, un tour de passe-passe, telle est cette parodie habile, bien que quelque peu impersonnelle.

Parmi les autres compositions, la plus remarquable et la plus intéressante — quoique parfois farfelue — fut *Deux alentours*, cueillir, de Pierre Bartholomé, illustrant par le piano et la percussion des textes de la Bible, récités et chantés par Lucienne Van Deyck, superbe mezzo, qui manie également avec dextérité tam-tam et cymbales.

S'ajoutant à des séances de musique enregistrée, ces concerts de la Sixième Biennale ont été suivis par un public où l'on remarquait nombre de jeunes, séduits par la découverte de nouveaux horizons sonores.

ROBERT SIOHAN.

LE FIGARO

Point des Champs-Élysées - 8e

5 Nov. 1969

JAZZ A LA BIENNALE
LE TRIO
DANIEL HUMAIR

POUR cette dernière session (1), trois musiciens en plein essor : Eddie Louiss, prix Django Reinhardt de l'Académie du jazz, organiste de talent, considéré outre-Atlantique comme le plus dangereux rival du fameux Jimmy Smith ; René Thomas, guitariste de Sony ; Rollins, et Daniel Humair, bassiste, longtemps favori de Martinis Sisti.

Les thèmes choisis avec dilection, bien articulés et bien articulés. Le trio a même réussi à nous rendre intelligible une composition esotérique d'Ornette Coleman ! Compliments.

d. P. G. T.

(1) Au Musée d'art moderne.